

prière. Observez le profond recueillement de ces soldats que voici formés en carré sur la place de Rimszani, l'arme au pied, le shapska au bout du fusil, la tête baissée vers la terre ! Ils viennent, il est vrai, saluer une patrie nouvelle, ils y viennent avec l'amertume de leurs regrets, avec l'incertitude de leurs espérances ; ce ne sont plus ces accens d'une allégresse sauvage qu'ils jetaient vers le nord en repassant la Meuse ou le Rhin, après la campagne de France ; ce sont des paroles sourdes, entrecoupées, comme autour d'un tombeau. La foule curieuse qui les environne est agitée par les sentimens les plus divers ; la veille, elle ignorait encore l'arrivée du régiment ; on avait tout préparé avec presque autant de mystère qu'à Sviatsi*, où l'architecte même n'était pas dans la confiance ; le colonel était porteur de l'ukase impérial, et il n'en fit donner lecture qu'après s'être établi militairement au centre de Rimszani.

Dans un village épuisé d'hommes par la guerre, il devait se trouver grand nombre de filles menacées d'un éternel célibat, et que la venue d'un régiment pouvait faire renaître à l'espoir. Une d'elles, on l'appelait Catherine, tourna son attention vers le jeune recrue qui dormait si bien sur la grande route ; elle vit durant la prière, des larmes ruisseler de ses yeux, et ses longues paupières étinceler en se levant vers le ciel. La bonne paysanne partagea l'extase des dames du château, et dès que les rangs furent rompus, elle vint offrir le kvass à l'intéressant militaire.

Rimszani comptait aussi beaucoup de jeunes filles qui aimaient un brillant uniforme, une figure mâle, de grosses moustaches ; une des plus séduisantes souriait à Paulowitz, qui malgré le dire du comte de Salfeld, était tout aussi triste que pendant la marche ; une autre paraissait très-occupée d'Alinski, et comme elle avait un de ces minois de bonne humeur, une de ces petites figures rieuses qui annoncent le meilleur naturel du monde, la sympathie alla grand train : rendez-vous fut donné pour le soir, et l'heureux soldat y courait, lorsqu'il rencontra Paulowitz qui se promenait seul et pensif.

Que fais-tu donc là, s'écria-t-il, en lui frappant sur l'épaule ; je t'ai cherché partout : si je n'avais pas songé à ton logement, tu aurais eu le plus mauvais de la colonie. Mais tu ne dis mot, qu'as-tu ?....

—Rien, la vue de ce pays.....

—Est admirable, vraiment.

—Tu trouves : le Niémen me plaît, les femmes ne me déplaisent pas, et comme l'ukase porte que nous n'avons pas seulement ici des droits de garnison, mais d'établissement, je veux me hâter de les faire valoir.

—Que tu es heureux de conserver partout ta gaieté !...

—Et pourquoi m'ailligerai-je ? Seul dans le monde, je n'ai pas d'autre famille que mon régiment ; après m'avoir adopté et nourri, il me fait propriétaire, il me donne une habitation magnifique et une habitante au choix.

—C'est là ce qu'il y a d'odieux : être forcé de se marier !...

Eh bien, où est le mal ?....

—On nous traite comme des esclaves.

—Dis donc comme de bons soldats qui ne doivent reculer

devant aucun danger.

—Fort bien, camarade : ris, plaisante ; il est fâcheux que nous ne soyons pas tous doués de la même insouciance ...

—Ou de la même sagesse. Est-ce que par hasard, ton cœur serait encore dans l'ancien cantonnement ? Est-ce que Mikélina ?.... Fi donc ! un grenadier fidèle.... C'est bon à dire dans la circonstance. Moi, quand j'ai quitté une garnison c'est comme si le feu y avait passé, il n'en reste trace.

—Ainsi, déjà peut-être....

—Déjà ? oh ! il y a long-temps, depuis une heure au moins j'ai fait un choix ?....

—Un choix sérieux ?....

—Très-sérieux, conforme à l'ordonnance.

—Quoi ! tu vas te marier ?

—Oui, je me colonise ; j'épouse, je ne dirai pas la plus belle fille de Rimszani, mais la plus gentille, vrai.

Et comme il parlait ainsi, Christia vint en souriant lui apporter le consentement de l'autorité civile ; il ne fallait plus que celui du colonel.

—Ce sera bientôt fait, dit Alinski ; je cours le trouver. Mais en attendant, mon cher Paulowitz veille sur ma femme, je te la confie ; garde-la comme tu garderais la caisse du régiment, c'est tout dire. Et il s'éloigna sans lui laisser le temps de répondre, tant il était pressé de conclure.

Etre chargé de tenir compagnie à une jeune fille qui croit avoir le droit d'exiger qu'on soit gai parce que son imagination n'est remplie que d'idées riantes, l'agréable commission lorsqu'on éprouve un invincible besoin de mélancolie ! Paulowitz ne savait que dire, et Christia trouvant déjà qu'il observait bien fidèlement sa consigne, commençait à s'ennuyer d'être traitée avec les mêmes égards que la caisse du régiment. Il s'en aperçut, et faisant effort sur lui-même, il essaya de lui adresser quelques mots ; il lui parla du bonheur de rencontrer un cœur qui comprend le nôtre, des charmes d'un mariage formé par l'amour, que sais-je enfin ? de tous les lieux communs que pouvait lui rappeler leur situation respective. Pendant ce temps, un soldat que l'obscurité de la nuit ne permettait pas de reconnaître, passait et repassait à côté d'eux ; son attitude, son geste, sa démarche, tout décelait la plus vive agitation.... C'était le jeune recrue.... Il s'était réfugié dans ce lieu écarté, afin d'échapper aux poursuites de la pressante Catherine, qui prenant son silence pour un aveu discret, s'était persuadée qu'elle avait enfin trouvé un mari ; mais autre chose paraissait l'occuper alors. A chaque allée et venue, il se rapprochait du couple, et déjà, en étendant la main, il aurait pu le toucher ; sa tête penchée en avant, son pas ralenti par degrés, indiquaient qu'il cherchait à entendre. Paulowitz, qui l'observait avec impatience, l'apostropha brusquement, et le somma de passer au large ; mais il n'en fit rien, au contraire, il s'arrêta et demeura immobile.

—Au large, encore une fois, répéta le grenadier d'une voix terrible.

—Dis-moi quelle est cette femme, répondit le recrue, et je me retire.

—Qu'as-tu besoin de le savoir ?

—Il le faut, je le veux.....je t'en prie.

—Je suis sa femme, s'écria Christia, dans l'espoir d'apaiser la querelle.

* Village du gouvernement de Nowogorod, sur le cours de la rivière de Volchof.